

A Propos d'une toile de Paul Vergier.

Cette expérience sensorielle joue avec la matière, la lumière et la transparence ; ce que l'on devine, ce qui est révélé, ce qui est caché.

Elle parle du cycle de la vie, du temps qui passe...

L'homme ne figure pas et pourtant, on sent sa main partout.

L'homme qui construit le lieu à son image, en altérant à tout jamais l'espace qu'il habite au détriment d'autres espèces vivantes.

Petit à petit, ce façonnage s'érode, tombe en ruine.

La loi de l'entropie prend effet : tout se dégrade si ce n'est pas maintenu.

Dans ce tableau, on note la lumière crue, le jeu des textures, les contrastes de couleurs. J'entends même le mistral qui s'engouffre dans le plastique.

C'est une vision dure mais pas seulement.

Parmi cette déchéance, les plantes florissantes partent à la reconquête de l'espace.

Leurs tiges ligneuses, entrelacées donnent l'impression de chaos, mais c'est un chaos d'où surgit des feuilles bien vertes.

Et sous cette apparence, ce tableau reste équilibré, harmonieux ; statique, mais plein de mouvements.

Les bandes stratigraphiques ancrent le tableau et nous emmènent dans un voyage à travers les ères.

Le plastique enroulé semble tomber comme la pomme.

Opportunistes, ronces et clématites – rustiques bien de chez nous – grimpent vers le ciel en s'aidant des barres de la serre.

Une vague suggère les aléas de la vie tandis que, à côté des feuillus, le coin de ciel bleu propose une accalmie bienvenue, comme pour ramener une touche de normalité.

Il reste une note d'espoir, de la place pour la vie.

Les plantes pionnières bien installées et les arbres qui continuent leurs ascendances vers la lumière témoignent de cette continuité.

La question est : quelle vie et pour quelles espèces du vivant ?